

Le trait submorphémique [+nasal] en espagnol : description et analyse dans le champ lexico-sémantique du nez et des morphèmes grammaticaux

Stéphane Pagès

▶ **To cite this version:**

Stéphane Pagès. Le trait submorphémique [+nasal] en espagnol : description et analyse dans le champ lexico-sémantique du nez et des morphèmes grammaticaux. La submorphologie motivée de Georges Bohas : vers un nouveau paradigme en sciences du langage„ Honoré Champion, 2021. hal-03513007

HAL Id: hal-03513007
https://amu.hal.science/hal-03513007

Submitted on 14 Nov 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LE TRAIT SUBMORPHÉMIQUE [+NASAL] EN ESPAGNOL. DESCRITPION ET ANALYSE DANS LE CHAMP LEXICO-SÉMANTIQUE DU NEZ ET DES MORPHÈMES GRAMMATICAUX

Stéphane Pagès, Aix-Marseille Univ., CAER, Aix-en-Provence, France

« *La connaissance scientifique est toujours la réforme d'une illusion.* »
(Bachelard 1971 : 12)

A travers différentes études, G. BOHAS a délibérément pris le parti de Cratyle contre Hermogène en considérant que l'on peut observer la motivation du signe dès lors que l'on se situe à un niveau submorphémique (donc inférieur au morphème) et que l'on prend en compte les traits articulatoires des sons par rapport à l'avènement du sens. C'est ainsi qu'il a approfondi et dépassé la théorie de la racine triconsonantique en montrant que le lexique de la langue arabe se structure à partir d'éléments primitifs – qu'il appelle « matrices » – qui permettent d'établir des corrélations constantes entre des traits relevant du substrat phonétique et sémantique. Et postulant qu'il existe une relation de nature « mimophonique » entre les traits phonétiques et l'invariant notionnel des matrices décrites G. Bohas estime que :

> On ne peut admettre qu'il n'y a aucun lien entre la langue et le référent quand on constate que, dans tous les mots utilisés pour désigner le nez, il y a une nasale : français *nez*, italien *naso*, anglais *nose*, arabe *'anf*, turc *burun*, tagalog *ilóng*, russe *нос* (*nos*) etc. (Bohas, à paraître en 2021)

On peut observer que l'espagnol est absente dans cet inventaire d'idiomes hétérogènes qui ne sont pas tous apparentés. En tant que linguiste hispaniste, il nous a ainsi semblé opportun d'explorer cette hypothèse et d'analyser la capacité structurante du trait [nasal] ainsi que sa distribution au sein de cette langue. Il s'agit donc de transposer la description effectuée par G. Bohas en l'appliquant à la langue espagnole (castillane) pour apprécier et comparer d'une part ce qu'il en ressort et pour en évaluer d'autre part la portée dans le débat persistant sur l'arbitraire et la motivation du signe. Enfin, une telle étude porte sur un trait essentiel, tant du point de vue de la structuration des langues que de l'apprentissage, car dans le développement qu'il consacre à la nasalité – chapitre sur « Le réseau des traits distinctifs » (*La charpente phonique du langage*), R. Jakobson souligne d'une part que « […] l'opposition de nasalité apparaît comme quasi universelle dans les systèmes consonantiques. » et que d'autre part « […] l'opposition consonantique nasal~non nasal est l'un des premiers traits acquis par les enfants, souvent même le premier. (Jakobson 1980 : 162 et 163)

Méthodologie et les faits à l'état brut

Pour mener à bien cette étude, nous avons bien sûr repris les termes recensés par G. Bohas (une vingtaine) que nous avons complétés par un dictionnaire analogique (le *Diccionario ideológico* de J. Casares) afin d'approfondir le champ lexical faisant référence au nez et ce, pour que les résultats obtenus soient plus robustes. Les tableaux qui figurent en annexes comportent plusieurs colonnes : de gauche à droite, la première regroupe, classés alphabétiquement, les termes répertoriés constituant le champ lexico-sémantique faisant référence au nez[1] ; la seconde précise l'étymon[2], lorsque c'est possible puisqu'il nous semble intéressant d'apprécier l'évolution du signifiant dans le temps ; la troisième précise la nature phonético-articulatoire du son nasal lorsqu'il est présent[3] ; enfin, la dernière propose un équivalent français.

[1] Le cas échéant, le son nasal est indiqué en gras.
[2] A partir du dictionnaire de la RAE (Real Academia de la lengua Española) disponible en ligne : https://dle.rae.es/
[3] Sinon, c'est le symbole ∅ (ensemble vide) qui est indiqué.

Analyse des données

La liste des occurrences répertoriées par G. Bohas, enrichie d'une cinquantaine de termes, fait apparaître la présence du trait /nasal/ comme une constante à quelques exceptions près. Ces résultats peuvent être mis en perspective à la lumière de la fréquence des différents types de consonnes en espagnol. Ainsi, les calculs effectués concernant l'espagnol (cf. A. Moreno Sandoval *et al.* 2006) indiquent une fréquence des consonnes nasales qui varie entre 10,04% et 10,39% ; or, dans le corpus ici constitué, la proportion de lexèmes qui contiennent des nasales est de 78,37% ce qui tendrait bien à montrer une surreprésentation des nasales dans le lexique lié au nez

La présence de consonnes nasales, par exemple, dans de nombreux noms de fruits en espagnol (***n**aran**j**a, ba**n**ana, **m**an**z**a**n**a, ará**n**da**n**os, fra**m**buesa, li**m**ó**n**…*) ne saurait par ailleurs constituer un argument suffisant pour invalider un tel constat. Il ne s'agit pas en effet de postuler que le trait nasal est *nécessairement* corrélé à un objet appartenant au champ lexico-sémantique du nez. Il s'agit d'observer la régularité du trait [nasal] dans des dénominations faisant référence à la sphère du nez pour évaluer le principe analogique entre l'objet désigné et le physisme du signe linguistique puisque ce dernier est l'association d'un signifiant et d'un signifié, l'enjeu étant donc de nature sémiotique et dans la nature de la relation entre l'objet et le signe linguistique qui sert à le désigner.

Néanmoins, il ne s'agit pas de se contenter d'un simple constat arithmétique et de rester à la surface de ce décompte en nivelant toutes les occurrences du trait nasal ; il s'agit plutôt de les analyser car elles n'ont pas toutes le même statut. Ainsi, par exemple, dans cette tentative visant à démontrer que le trait nasal est récurrent dans le champ lexical faisant référence au nez, la nasale finale du mot *vegetación* (qui appartient au suffixe en *-ción*) ou encore celle de *narigón* (avec un affixe augmentatif) ne sauraient occuper la même place ni avoir le même degré d'importance que celle située à l'attaque du terme pivot *nariz*, par exemple.

Ainsi, si l'on tente une approche raisonnée et ordonnée de ce champ lexical, on peut dégager 5 sous-ensembles (ou séries plus ou moins développées selon les cas) qui ont leur cohérence morpho-structurelle.

-A la base de ce champ lexical, il y a tout d'abord naturellement le mot « nariz » [attesté pour l'espagnol en 1171][4] puis bien sûr tous les dérivés qui lui succèdent logiquement par dérivation préfixale ou suffixale : « *narigudo,* 1495, lat. vg. *NARĪCŪTUS ; *narigón ; narigueta ; desnarigar,* 1495, *-gado. Narizota. Nasal*, deriv. del lat. *nasus* 'nariz' ; nasalidad »[5]. En fait, l'étymon latin remonte à une racine indo-européenne ***nās-*** « nez »[6] qui possède elle-même une nasale en position d'attaque, laquelle va donner lieu à deux variantes allomorphes en latin : « *nasus,* 'nez' et *nares, -ium* 'narines', sing, latin impérial *naris*. »[7] qui trouveront une descendance lexicale en espagnol.

Ce qui caractérise donc le terme noyau et ses dérivés, c'est la remarquable stabilité du trait nasal[8] dans la mesure où il vient de très loin et qu'il a comme essaimé et s'est imposé. Et il ne faut donc pas s'étonner que ce son se soit conservé, d'une part, parce qu'il est dans l'étymon (ce qui n'est certes pas une raison suffisante) et d'autre part, parce que sa position initiale a dû nécessairement contribuer aussi à sa stabilité. Enfin, on peut bien sûr ajouter à cela un rapport de congruence entre signifiant et signifié que l'on observe dans la plupart des langues et leur évolution[9] ; et il ne s'agit nullement de minimiser ici la part de motivation ; il s'agit seulement de montrer qu'elle a pu s'ajouter à une chaîne de causalités, lesquelles ont pu contribuer à forger le physime d'un mot et qu'en cela la motivation n'est sans doute qu'un facteur supplémentaire de conservation. Quoi qu'il en soit, par rapport à la question de la motivation, il semble clair que le trait nasal a la robustesse de sa stabilité et longévité.

---

[4] D'après Corominas : « Antiguamente designaba también cada una de las ventanas de la nariz, como todavía el cat. *Nariu,* oc. Nariz, it. Narice, procedentes del lat. vg. NARĪCAE, de este significado, resultante de un cruce del lat. NARES íd y 'nariz' con NASĪCA 'persona de nariz afilada y puntiaguda'. »

[5] *Ibid*.

[6] *Dictionnaire étymologique du français* (2008) de Jacqueline Picoche.

[7] *Ibid.*

[8] Y compris dans un mot d'origine incertaine comme *napias.*

[9] « Un principe auquel toutes les langues défèrent dans leur construction est celui de la congruence – ou si l'on veut, plus simplement, de la convenance – du signifiant et du signifié. Le signifiant est un fait de parole, le signifié est un fait de pensée, et la structure d'une langue, et son existence même, supposent un accord suffisant – qui ne sera jamais excessif (et qui donc pourra toujours grandir) – entre un fait de parole et un fait de pensée. (Guillaume 1971 : 170)

-Concernant le sort du trait nasal, il y a ensuite les mots qui ne dérivent pas directement du latin mais qui appartiennent à l'aire ibéro-romane, amérindienne ou bien qui sortent du cadre de la famille des langues romanes. Il s'agit du substantif *ollar* (issu du galicien ou portugais 'ollo', *ojo*, qui désigne les naseaux d'un cheval), de l'adjectif *romo* (même origine que le portugais 'rombo', pour faire référence à un nez camus), de l'expression *tomar rapé* (du français, *rapé*), de l'adjectif *chingo,* d'origine amérindienne et enfin du verbe *esnifar* (de l'anglais *sniff,* 'aspirar por la nariz').

Sur ces 5 termes, aux origines linguistiques différentes, on peut observer la persistance du trait nasal dans *ro**m**o, chi**n**go, es**n**ifar* ; *ro**m**o* et *chi**n**go,* sont 2 parasynonymes d'origine différente qui ont en commun une nasale : *romo* n'a pas une origine bien établie mais peut venir du latin *rhombus* ('losange') > *rombo,* où l'on a logiquement la conservation de la nasale bilabiale /m/ et la chute de l'occlusive bilabiale postonique /b/. Quant à *esnifar,* comme d'ordinaire en castillan, le terme emprunté est assimilé et adapté aux règles phonématiques de l'espagnol, on a l'émergence d'un /e/ prothétique devant la fricative alvéolaire /s/, la conservation expressive de la nasale et le maintien de la fricative labio-dentale /f/ – le trait fricatif étant par ailleurs cohérent avec le trait nasal dans la mesure où ces deux traits ont en commun une production continue en raison de l'abaissement du voile du palais[10]. Si *esnifar* est un exemple d'emprunt « naturalisé », il n'en est rien concernant l'expression « tomar rapé » directement et intégralement empruntée au français ce qui peut peut-être expliquer l'absence de nasale dans le mot « rapé »[11] mais qui apparaît dans le verbe de l'expression. Enfin, quant à *ollar*, c'est manifestement l'analogie de forme que la langue a retenue (par rapport à l'étymon et la circularité de 'ojo') et il convient de souligner que ce terme ne fait pas référence à l'homme – le trait humain est donc ici absent – mais spécifiquement aux naseaux d'un cheval ce qui peut expliquer peut-être la limitation de la motivation dans la mesure où on peut observer qu'elle opère notamment lorsque la référence porte plutôt sur certaines parties du corps car la visée anthropocentrique contribue à structurer le langage.

-Il y a par ailleurs le cas des quelques mots métaphoriques où on retrouve le trait nasal : *arre**m**angado, ave**n**tar, tro**m**pa, ve**n**tana, ve**n**tanilla.* On aurait tort de considérer ces mots du corpus comme marginaux ou secondaires parce qu'ils sont minoritaires. Car il est intéressant d'observer la persistance du trait nasal dans des termes qui désignent le référent à travers un processus sémiotique analogique. La métaphore reste en effet dans une structure de signes et opère une substitution productrice d'écarts. Or, à moins de voir la main du hasard, force est de constater que le trait nasal demeure malgré cet écart : c'est-à-dire qu'il est précisément l'élément submorphémique qui réduit la distance entre le signe et le référent ce qui ramène à l'essence même de la métaphore qui, selon Aristote, consiste à « fait voir le semblable ». Or si l'écart n'existe que pour être réduit, le trait nasal devient alors justement le chaînon qui permet, au niveau submorphologique, ce rapprochement et cette réduction ; une réduction qui s'effectue ainsi grâce à un submorphème dans une sorte de référence dupliquée qui ramène à l'essence du langage, le dédouble et en révèle l'épaisseur. L'enseignement de l'approche submorphologique est donc peut-être que – même s'il n'y a pas consensus sur ce point – le langage dit la référence et fait remonter le référent à la surface et que c'est en cela que le langage fait signe.

-On peut également isoler quelques mots considérés comme d'origine onomatopéique à l'instar du verbe *refunfuñar,* l'adjectif *gangoso* et ses dérivés, *gangosear, gangoseo, ganguear, gangueo* qui, outre le trait nasal, se caractérisent avant tout par une structure mimophonique à redoublement qui rend donc la motivation primaire plus patente, puisque, logiquement, la répétition – propre au langage enfantin[12] – participe de l'identification du signal et du trait. En effet, à propos du développement sémantique auquel peut contribuer la répétition, Michel Contini souligne que :

---

[10] Des sons continus qui sont d'ailleurs plutôt fréquents dans ce corpus.

[11] Le "rapé" est une poudre fine, majoritairement composée de tabac, qui est inhalée en étant soufflée, par un autre ou par soi-même, dans les narines. C'est l'équivalent de l'ancien tabac à priser qui a connu jadis une certaine popularité dans le monde entier... Le mot "rapé", utilisé en Amérique du sud est parfois écrit "hapé" ou "hapay" parce que le "r" n'est pas toujours prononcé.

[12] « A l'opposé des 'sons en l'air' des exercices de babil, les phonèmes doivent pouvoir être reconnus, distingués, identifiés : suivant ces exigences, ils doivent être délibérément répétables. Cette répétitivité trouve son expression comme *papa*. Les présentations successives des mêmes phonèmes consonantiques, chaque fois supportés par la même voyelle, améliorent leur intelligibilité, et contribuent à une réception correcte du message (cf. Pollack, 1959). » (Jakobson 1969 : 126) Lire également sur ce point de Jacques André, *Les mots à redoublement en latin* (1978).

> C'est ce qui s'est produit sans doute dans le cas du redoublement d'un p.lex [= protolexème] initial, qu'il s'agisse de l'un ou de l'autre type, phénomène observé et étudié dans toutes les langues, dont le rôle était de renforcer une image, qu'il s'agisse d'une image de dimension, de sensation ou d'une quelconque caractéristique d'un mouvement (dans le cas des zoonymes, l'image d'un déplacement rapide, du battement des ailes, du vol irrégulier, etc. (Brandstetter, 1917 ; Alessio, 1943 ; Gonda, 1950 ; Thun, 1963 ; André, 1978 ; Skoda, 1982) : (*per) grec perperi 'papillon' ; (*pel) russe dial. pelepel 'caille'. Ce procédé rappelle de nombreuses créations dialectales actuelles, dont la motivation est évidente […] (Contini 2009 : 83)

Ainsi, dans *refunfuñar,* la motivation duplique l'une des propriétés de l'objet désigné mais à travers une structure différenciatrice (de dissimilation) puisqu'au trait nasal alvéolaire /n/ succède une articulation, certes nasale mais palatale [i]. Quant à la série dérivée de l'adjectif *gangoso,* si, dans ce cas, la nasale n'est pas redoublée comme précédemment, le caractère mimophonique et onomatopéique se situe à un autre niveau : une voix nasillarde correspond en effet à une congestion nasale qui se manifeste notamment lorsque les tissus internes du nez gonflent ou produisent du mucus qui constitue un certain obstacle (d'où le fait que l'on renifle parfois pour respirer). Or, on peut justement observer que l'obstruction nasale peut être suggérée justement à travers l'obstacle que constitue l'occlusive vélaire [g] répétée, située par deux fois en position explosive.

-Enfin, si la plupart des termes faisant référence au nez ou à la sphère du nez sont issus de la racine indo-européenne ***nās-*** « nez » (qui donnera, on l'a vu, « *nasus,* et *nares, -ium* en latin), les mots savants exprimant la notion de « nez » ainsi que les termes techniques connexes sont issus, pour leur part, d'une autre racine, grecque, elle-même dotée d'une nasale, *rhi**n**(o) ; rhis, rhinos* « nez » qui est à l'origine de tout un réseau prolifique de termes scientifiques : *rinitis, rinolalia, rinopatía, rinoplastia, rinorrea, rinoscopia, rinosinusitis, rinotomía*.

A partir de ces données et de ces éléments d'analyse, on voit que le trait nasal fonctionne comme un élément fédérateur d'unités lexicales – y compris pour les mots qui échappent à ces 5 sous-ensembles, comme *roncar,* par exemple – qui se développent, telle une constellation, autour d'un élément submorphémique selon un modèle qui peut rappeler les structurations morphosémantiques (et onomatopéiques) dégagées par P. Guiraud (1967) exprimant une notion particulière rattachée à une racine spécifique, modèle qui montre que le lexique est un système de structures génératrice d'unités et qui constitue part ailleurs un principe d'économie propre au fonctionnement des langues. Cette mise en évidence d'un principe analogique entre l'objet et le physisme du signe linguistique qui le représente s'effectue sans doute sans engagement conscient de la part du locuteur et de l'allocutaire de cette dimension physique et corporelle. Mais l'essentiel est ailleurs : à la lumière de la façon dont est organisé le lexique mental (ou lexique interne, en psychologie cognitive), on sait qu'un mot entre dans des relations associatives (paradigmatiques) ce qui met en évidence qu'un élément submorphémique peut aussi devenir un élément dynamique, agglutinant et donc structurant du lexique.

La place du trait [+nasal] dans les morphèmes grammaticaux

Pour s'en convaincre, et pour aller au-delà de ce principe de récurrence qui semble aller plutôt en faveur de l'argument de G. Bohas, suivant une certaine forme de reproductibilité, il nous est apparu opportun d'essayer de pousser plus loin et d'affiner l'analyse d'une telle approche en dépassant le cadre lexical pour éprouver la motivation de nature phonosymbolique (phonestésique ou kinésique) dans les morphèmes grammaticaux de l'espagnol[13]. En effet, comme le souligne S. Bidaud, d'un point de vue méthodologique et heuristique, s'intéresser aux morphèmes libres présente plusieurs avantages :

> Le deuxième avantage est qu'ils [les morphèmes grammaticaux] constituent une classe fermée d'éléments, ce qui rend leur étude systématique beaucoup plus facile. Le troisième avantage est que les morphèmes se trouvent bien souvent dans un rapport très clair d'opposition les uns avec les autres : il y a un système de la personne avec une opposition de trois personnes au singulier et au pluriel, un système des adverbes de lieu au sein duquel ces derniers peuvent être regroupés, etc. Le quatrième et dernier avantage est que les morphèmes sont les éléments qui ont la plus grande fréquence d'utilisation dans une langue, et, s'il apparaît qu'ils sont motivés, le phonosymbolisme se trouve par-là même occuper une place centrale dans la langue étudiée. (Bidaud 2017 : 83)

[13] Voir sur ce point Luquet (2010, 2013), Pagès (2015).

On a donc cherché à explorer la place et le traitement du trait nasal au sein du système de certains morphèmes libres de l'espagnol.

On peut observer que les systèmes du locuteur et de l'allocutaire s'opposent par le point d'articulation, la sphère d'*ego* se caractérisant plutôt par une articulation située vers l'arrière de l'espace buccal tandis que celle de l'interlocuteur occupe davantage la zone située à l'avant. C'est ainsi que l'on peut opposer les séries suivantes :

Locuteur	**Allocutaire**
Yo (pronom sujet caractérisé par une articulation palatale + voyelle vélaire)	*Tú* (pronom sujet caractérisé par une articulation dentale)
-o (voyelle vélaire qui constitue un marqueur désinentiel de la première personne du singulier au présent de l'indicatif), *cant**o***	*-s* (consonne fricative alvéolaire – donc dentale – qui caractérise la désinence type de la deuxième personne du singulier), *canta**s***
-oy (désinence de la 1ère pers. du sg. de certains présents d'existence qui combine, inversée, la configuration du pronom sujet *yo ;* désinence qui a fini par s'imposer ainsi par coalescence puisqu'en espagnol ancien, on peut trouver, avant la soudure, les formes verbales sans le morphème terminal palatal, *so, sto, do, vo*), ***soy**, est**oy**, d**oy**, v**oy***	*t-* (l'occlusive dentale caractérise les pronoms personnels compléments de 2ème pers. du sg.), *te veo ; te hablo*
-ngo** ; **-go (désinence type de certains verbes à la 1ère pers. du sg. caractérisée par une articulation vélaire, tant sur le plan vocalique que consonantique), *vengo, tengo, pongo, hago, caigo, traigo, valgo, oigo, asgo, digo, salgo*	

.

Seulement, si l'on considère les formes des pronoms personnels compléments d'objet (direct ou indirect) ainsi que les déterminants respectifs, on voit que la langue mobilise les formes *ME/MI(S)* et *TE/TU(S)* qui semblent ainsi infirmer l'opposition décrite plus haut dans la mesure où le son qui caractérise le pronom de 1er rang est la labiale /m/ articulée à l'avant du chenal buccal. Or, comme le rappelle S. Bidaud (2017 : 87) dans son approche phonosymbolique des morphèmes grammaticaux du français qui présentent la même caractéristique, L. Nobile (2009 : 3-4) lève cette contradiction apparente en insistant sur le fait que :

> […] le trait décisif pour caractériser /m/ est sa nasalité bien plus que sa labialité. Le trait de nasalité, qu'on obtient en abaissant la partie postérieure du palais mou, pour permettre à l'air de rejoindre la cavité nasale, situe sans aucun doute l'articulation de /m/ dans la région la plus interne de l'appareil phonatoire (le voile du palais, la cavité nasale), tandis que le spectre extrêmement grave de son timbre (< 500 Hz) en situe la perception dans les régions les plus internes du corps et de la cochlée.[14]

Une telle remarque conforte donc en réalité d'une part l'opposition systémique en rapport avec la sphère du locuteur (géocentrée vers l'intérieur) et celle de l'allocutaire (extracentrée vers l'avant) et fait surtout d'autre part du trait nasal un marqueur de l'intériorité[15] (donc pouvant connoter la personne

[14] Le caractère « interne » de l'articulation nasale associée à une réalisation étroite et fermée est d'ailleurs déjà soulignée par R. Jakobson : « C'est donc dans la partie inférieure des spectres vocaliques et consonantiques que se situe la caractéristique nasale. Dans le cas des consonnes, le 'nasonnement' qui se produit pendant l'occlusion se traduit par un formant nasal (Fn) étroit et assez faible, localisé selon Delattre 'à une fréquence fixe de quelque 250 cps' en français. Ce formant est engendré par la totalité de la cavité pharyngo-buccale située en arrière du point d'occlusion, cavité variable pour la forme plutôt que pour le volume (Delattre, 1968b : 71 et suiv.) » (Jakobson 1980 : 165) Or, de telles données acoustiques objectivables trouvent en écho des considérations ou plutôt croyances « mystiques » dont fait état R. Jakobson dans son article « Pourquoi 'Papa' et 'Maman' ? » lorsqu'il parle de « la connotation 'centripète' des nasales, par opposition à la signification 'centriguge' des occlusives orales […] » (Jakobson 1969 : 126)

[15] Il est ainsi également présent dans le relateur spatio-temporel '**en**' qui exprime un état statique à l'intérieur d'une limite et qui appelle notamment le gérondif dans la construction *en + gérondif* laquelle construit justement la représentation d'un procès en cours mais à l'intérieur de limites, avec une borne de début et de fin pour exprimer un événement fait d'une part d'accompli et d'inaccompli.

qui parle), le point commun des nasales avec les occlusives étant qu'il s'agit de consonnes articulées à partir d'une fermeture orale complète. Une opposition que l'on retrouve notamment à travers la représentation élargie du locuteur et de l'interlocuteur, avec les pronoms ***n****osotros* et ***v****osotros*, où l'on voit que la représentation plurielle du locuteur (moi + toi, + lui + elle…) est associée à une nasale en position d'attaque tandis que la représentation élargie associée à l'interlocuteur passe par une bilabiale explosive, c'est-à-dire un son articulé à l'avant[16] – une configuration qui s'étend au système dérivé des adjectifs et pronoms possessifs (***n****uestro, a ; os, as ;* ***v****uestro, a ; os ; as*)[17].

Pour clore ce tour d'horizon de l'actualisation du trait nasal dans certains grammèmes de la langue espagnole, on terminera par des exemples (ou faits de langue) que propose S. Bidaud (2017 : 94-97) pour 2 morphèmes libres du français et que l'on peut reproduire et appliquer au castillan parce que les termes de l'analyse semblent demeurer valides autant que pertinents sans qu'il s'agisse pour autant de prétendre à une quelconque forme d'universel de langue – on y reviendra en conclusion.

Ces éléments en question sont la négation et l'article dit indéfini. S. Bidaud pense pouvoir voir une manifestation du caractère interne du trait nasal à travers la négation en français dès lors que « La négation, qui vient nier une proposition, revient sur cette dernière pour l'invalider : du point de vue phonosymbolique, elle peut donc être interprétée comme un retour vers l'arrière. » (2017 : 94)[18] Disons que si, en espagnol, le signe prototypique de la négation est moins marqué par le trait nasal qu'en français – qui enchaîne 2 nasales /n/ et /ɔ̃/ – c'est malgré tout bien une articulation intérieure qui est nettement et largement mobilisée (voile du palais et cavité nasale) à travers le signifiant monosyllabique 'no' qui enchaîne une nasale et une voyelle vélaire, nasale qui est par ailleurs le marqueur de tout un paradigme de ternes négatifs (***n****adie,* ***n****ada,* ***n****inguno…*) en position de majeur cognitive, pour reprendre l'expression de D. Bottineau.

Enfin, c'est à travers une approche psychomécanique du système de l'article en français que S. Bidaud voit un exemple supplémentaire de la prégnance du trait nasal à configurer et structurer les morphèmes y compris libres. Ainsi, selon G. Guillaume le système de l'article UN/LE peut être conçu à travers le tenseur binaire radical qui implique un ordre chrono-logique de conceptualisation, UN étant un article de tension particularisante allant du général au particulier à l'inverse de LE qui construit plutôt, comme mouvement de pensée, une tension généralisante allant du spécifique à l'universel, UN, en termes psychomécaniques se situant plutôt au contraire dans un rapport d'avant conceptuel par rapport à LE, conçu dans un après.

Une telle conception de l'article, à travers laquelle S. Bidaud voit la réalisation ou l'actualisation du trait nasal dès lors qu'il constate que l'article dit indéfini « un », pourvu d'une nasale, /ɛ̃/, et correspondant à une marche à l'étroit, a une prononciation 'interne', alors que l'article défini « le », constitué d'une consonne liquide /l/, articulée plus en avant, est associée à une articulation plus ouverte (que « un »), donc 'externe', modélisation que l'on peut directement appliquer à l'espagnol dès lors que les éléments en question sont quasiment les mêmes (ou inversés pour « le ») puisque le système de l'article correspond aux formes UN/EL.

---

[16] Ce n'est que vers la fin du Moyen Age que l'espagnol ajoutera à ces pronoms hybrides la notion d'altérité (avec la mention « otros » puisqu'à l'origine, comme en latin, on trouve les formes simples monosyllabiques NOS et VOS.

[17] Le système des démonstratifs espagnols mérite un commentaire : traditionnellement décrit comme ternaire (*este, ese, aquel*) où à chaque paradigme correspondrait, par simplification déictique, selon un degré d'éloignement spatio-temporel, le plan du *moi* (*este*), de l'interlocuteur (*ese*) et de la personne dont on parle (la 3ème, *aquel*), les signifiants (tous bisyllabiques et formant système) invitent plutôt à voir un système binaire – conformément à l'expérience que peut faire tout locuteur dans son rapport à l'autre – avec le plan du *moi* qui s'oppose au *non-moi*. En effet, ESTE situe l'élément désigné dans le champ du locuteur ; le trait dental ne saurait donc, à lui seul, être actualisé comme une tension tournée vers le plan du non-moi. Ce qui montre que l'analyse en submorphèmes ne doit pas céder à des simplifications systématiques outrancières. Car ici, c'est le groupe consonantique -st-, dans une sorte de stase articulatoire (du fait de l'occlusive dentale davantage tournée vers l'intérieur, donc vers le locuteur mais qui peut combiner les 2) qui peut représenter (iconiquement) la sphère d'*ego*, trait qui disparaît au niveau du non-moi (ESE), comme si le plan de *ese* était un dépassement de *este* du fait de la perte de la fermeture *-st* connotant le plan du *moi*. Puis, force est d'observer que l'on change complètement de matrice avec AQUEL lorsqu'on atteint un degré d'éloignement supplémentaire qui ne relève pas/plus de la sphère partagée du locuteur et de l'interlocuteur (que signifie morpho-sémantiquement le signifiant ESTE qui contient, somme toute, le signifiant ESE). Bref, avec ces déictiques, on a donc plutôt un système binaire constitué d'un 1er plan fait de MOI et de NON MOI et d'un 2nd constituant le reste (soit ES(T)E//AQUEL) ce qui fait concevoir que dans un tel système, le trait dental de ESTE contient virtuellement le plan du non-moi (c'est-à-dire que le signifiant de 'este' dit que ce déictique contient à la fois le plan du moi et du non-moi).

[18] Voici l'analyse qu'en propose D. Bottineau : « Pour la nasale /n/, l'IP [instruction psychique] « refuser à l'air la voie buccale directe et lui imposer un itinéraire de rechange, la cavité nasale » devient pour le cognème de négation « refuser la solution antérieurement envisagée et imposer une voie de substitution. » (Bottineau 2003 : 218)

Synthèse et discussion

Cette étude a essayé d'établir des faits en espagnol qui tendent à corroborer l'hypothèse de G. Bohas, hypothèse selon laquelle la langue se structurerait autour de et à travers des éléments submorphémiques – ici, en l'occurrence, le trait nasal – qui permettent d'éclairer et d'établir des parallélismes translinguistiques. Une telle approche conforte ainsi le « proto-sémantisme » de Pierre Guiraud qui a reçu un regard favorable faisant autorité en la personne de A. J. Greimas, lequel a jugé une telle démarche particulièrement « importante » et « instructive » dans sa *Sémantique structurale*[19] pour mieux appréhender la signification du langage. Dans le débat sur l'arbitraire du signe, une telle analyse pose donc une pierre dans le jardin de la motivation car outre qu'elle illustre et tente de mettre en évidence, par l'exemple, le principe d'iconicité – dès lors qu'il y a un principe de similitude entre l'objet dont on parle et les caractéristiques du signe qui servent à le représenter – elle montre aussi le degré de puissance (heuristique) que peut constituer un élément submorphémique qui peut être structurant tant au niveau lexico-sémantique que grammatical puisqu'on peut le trouver jusque dans les profondeurs des morphèmes libres de l'espagnol (et du français à en juger par l'étude de S. Bidaud dont on s'est inspiré). C'est-à-dire que l'approche submorphémique permet de contribuer à accéder à une connaissance fine du fonctionnement de la langue dans la mesure où elle s'applique aussi bien à la référence extra-psychique (lorsque le référent est un être du monde extérieur dit « concret », comme le nez ou « abstrait ») qu'intra-psychique (lorsque le référent est une opération de l'esprit qui porte sur des outils grammaticaux comme les morphèmes qui constituent le cœur même d'une langue, peut-être le plus intellectualisé). Enfin, d'un point de vue épistémologique, pour tenter de mettre au jour l'un des modes de fonctionnement des langues, le principe de récurrence étant de réduire la part du hasard, la multiplication des exemples, empruntés au plan lexical et grammatical, vise précisément à limiter la part d'aléa dans la distribution des faits d'observation, qui est précisément souvent invoquée en faveur de l'arbitraire[20].

Est-ce à dire pour autant qu'il convient de défendre à tout va la motivation du signe ? Non ; tout d'abord parce que d'une part, l'approche submorphémique n'est pas à resituer dans une perspective universelle et ne prétend pas dégager des universaux de langue[21]. Chaque analyse proposée est en effet à recontextualiser à l'intérieur d'une langue donnée, c'est-à-dire dans un système et une structure précise. Un argument auquel S. Bidaud n'a pas manqué de répondre à propos du phonosymbolisme mais que l'on peut reprendre concernant l'approche submorphologique car les arguments opposés sont souvent de même nature :

> […] parmi les reproches adressés au phonosymbolisme, l'un d'eux, fréquent, est le suivant : on ne peut affirmer que tel phonème présent dans tel mot d'une langue A ait une valeur phonosymbolique, car, dans une autre langue B, pour l'équivalent du même mot, on ne retrouve pas ce phonème mais un autre phonème dont les propriétés sont nettement différentes. Mais cet argument, qui est également utilisé pour prouver l'arbitraire du signe même dans le cas des onomatopées, ne fonctionne pas, dans la mesure où il présuppose qu'il n'existerait à chaque fois qu'un seul signifiant qui serait capable de refléter un même signifié. (Bidaud 2017 : 84)

Ensuite, comme on l'a développé ailleurs[22], le débat sur la nature du signe a eu – et a encore – souvent le tort de schématiser à outrance le fonctionnement de la langue en le réduisant à une opposition binaire (arbitraire / motivation) qui confisque la pensée et fausse la réalité linguistique, une langue étant sans doute le produit d'une alchimie complexe faite d'une part d'arbitraire mais aussi de motivation

[19] Pages 61-63.

[20] A ce stade, demeure une question qui mérite une analyse approfondie : quid du *-n* désinentiel de la 3ème pers du pluriel ? Comment le lire et l'articuler par rapport à la prononciation nasale et donc interne ? Ou bien est-ce là mal poser le problème ? En effet, s'intéressant aux langues romanes, Gilbert Fabre a montré (2001) comment au niveau de la zone dentale elles exprimaient le pluriel par une avancée du point d'articulation (*-i* en italien et *-s* en espagnol). Or, les morphèmes *-n* et *-s,* marques du pluriel verbaux et nominaux, ont en commun le trait alvéolaire. Il est alors possible qu'il faille davantage voir ici le dépassement de l'unité et donc l'actualisation comme trait du point (alvéolaire) plutôt que du mode (nasal) d'articulation.

[21] On peut par exemple observer que ce trait est absent du chinois 鼻子 bízi où il n'y a pas de nasale.

[22] « Motivation vs arbitraire : plaidoyer pour une voix médiane » (2011).

ainsi que de cycles de motivation, de dé-motivation puis de re-motivation[23] ce qui plaide, finalement plutôt en faveur d'une motivation restreinte – car il ne faut jamais oublier qu'en langue, les systèmes se structurent de manière très lente.

En revanche, ce que nous pensons – et cette étude a contribué à forger une telle conviction – c'est que, comme l'ont montré de manière convaincante G. Lakoff et M. Johnson, notre langage est traversé au quotidien par des métaphores[24], notamment corporelles puisque pour dire les choses, le processus de sémiotisation passe souvent par le corps. Un point de vue (ou une intuition) défendu(e) par P. Guiraud un an avant eux[25] et qui faisait déjà l'objet d'un questionnement, dès les années 60 par R. Jakobson à travers sa célèbre question « Why Mama and Papa ? »[26] Le corps a donc sans doute son mot à dire pour dire les choses et de ce fait, il y a sûrement des champs (lexicaux voire grammaticaux) qui sont affectés plus que d'autre par le processus de motivation dès lors que peut intervenir comme médium la dimension corporelle. La prégnance du trait nasal pour dire les choses en rapport avec le champ lexico-sémantique lié au nez n'a donc en cela rien d'étonnant – c'est pourquoi la réitération du trait [nasal] dans les noms de fruits en espagnol, par exemple, ne saurait avoir la même portée. Et dans ces conditions, on ne s'étonnera guère non plus que, pour se limiter à cinq langues romanes (catalan, espagnol, français, italien, portugais), pour désigner les dents, les lèvres et la bouche on trouve respectivement et de manière systématique un son dental, labial et bilabial : cat. : ***d**ien**t**s*, *lla**v**is, **b**oca ;* esp. : ***d**ien**t**e, la**b**io, **b**oca* ; fr. : ***d**ent, lè**v**re, **b**ouche* ; it. : ***d**en**t**i, la**bb**ra, **b**occa* ; port. : ***d**en**t**es, la**b**ios, **b**oca*. On peut certes relativiser cette observation par le fait que ces mots sont dérivés du latin ; quoi qu'il en soit, cette récurrence dans ces dénominations faisant référence au corps est ici révélatrice de la capacité et de la stabilité structurante du principe d'iconicité entre l'objet désigné et le physisme du signifiant.

Si un tel constat implique peut-être une origine mimo-gestuelle du langage, il est surtout une manière de replacer l'homme et l'expressivité au cœur de la langue.

---

[23] C'est ce qu'observe M. Contini à propos, par exemple, de la fonction hypocoristique de certains suffixes diminutifs : « Suite à l'oubli de la motivation du p.symb (= phonosymbolisme) initial, plusieurs de ces formations ne conservent plus qu'une charge sémantique réduite, et deviennent des génériques (par ex. 'petite bête', dans les zoonymes). Autre conséquence : la perte de la motivation rend ces formes arbitraires et ouvre la voie à des phénomènes de remotivation (Dalbera, 2006). » (Contini 2009 : 83-84)

[24] *Les Métaphores dans la vie quotidienne* (1980 : 16) : « Le système conceptuel humain est structuré et défini métaphoriquement. Les métaphores dans le langage sont possibles précisément parce qu'il y a des métaphores dans le système conceptuel de chacun. »

[25] C'est en ce sens qu'il déclare (1979 : 57) : « […] le corps humain est la source d'un grand nombre de métaphores cognitives : *la tête d'un pont, le pied d'une montagne, les dents d'une scie, la bouche d'un fleuve, le bras d'un treuil, l'œil d'une épissure*, etc. »

[26] *Perspectives in Psychological Theory, Essays in Honor of Heinz Werner*, New York, 1960, p. 124-134. Article qui figure dans son ouvrage *Langage enfantin et aphasie.*

Annexes

-Le mot « nariz », ses dérivés et mots apparentés

Lexème en rapport avec le nez	**Etymon**	**Présence ou non du trait [nasal]**	**Lexème équivalent français**
aguile**ñ**a	De *águila* y *-eño.*	Nasal palatal	Aquilin, busqué[27]
Arro**m**adizar(se)	De *romadizarse.*	Nasal bilabial	S'enrhumer
aspirar[28]	Del lat. *aspirāre.*	∅	aspirer
catarro	Del lat. tardío *catarrhus,* y este del gr. κατάρροος *katárroos,* der. de καταρρεῖν *katarreîn* 'afluir'.	∅	rhume
*Ch*ato, a ; chatedad	Del lat. vulg. *plattus* 'aplanado', y este del gr. πλατύς *platýs,* con infl. del gallegoport.	∅	camard[29] ; épatement, camuserie
des**n**arigado	Del part. de *desnarigar.*	Nasal dental (alvéolaire)	Camus, sans nez
Des**n**arigar(se)	De *des-* y el lat. vulg. *narix, -icis* 'nariz'; *cf. narigudo.*	Nasal dental (alvéolaire)	Se blesser, se casser le nez
Estor**n**udar, estor**n**udo	Del lat. *sternutāre.*	Nasal dental (alvéolaire)	Eter**n**uer, éternuement
hus**m**ear	De *husmo* y *-ear.*	Nasal bilabial	flairer
i**n**halar	Del lat. *inhalāre* 'soplar'.	Nasal dental (alvéolaire)	inhaler
jadear	De *ijadear.*	∅	Panteler, haleter[30]
mocar	De moco	Nasal bilabial	moucher
Moco, **m**ocoso	Del lat. muccus	Nasal bilabial	**M**orve, **m**orveaux
moquete	De moco	Nasal bilabial	Coup de poing sur le nez
moquita	Deriv de moco ?	Nasal bilabial	Roupie, goutte au nez
mucosidad	De *mucoso* e *-idad.*	Nasal bilabial	Mucosité, mouchure
Nacho, a (n. et adj.)[31]	Del lat. *nasus* 'nariz'.	Nasal dental (alvéolaire)	Camus, camard
Napia(s)[32]	De or. inc.	Nasal dental (alvéolaire)	Le pif
nares	Del lat. *nares.*	Nasal dental (alvéolaire)	pif
Narigón, **n**arigudo, **n**arizudo (*Hond. y R. Dom.*), narizón, narizota	De nariz	Nasal dental (alvéolaire)	Au grand nez
Narigueta, **n**ariguilla	De nariz, dim.	Nasal dental (alvéolaire)	Petit nez

[27] Pas spécifique du nez.
[28] Action non spécifique du nez.
[29] En parlant d'une pers., de son visage ; d'un animal.
[30] Pas spécifique du champ lexico-sémantique lié au nez, le sens étant *avoir une respiration courte et saccadée*.
[31] Adj. rur. Ast.
[32] Mot employé plus fréquemment au pluriel, sans doute pour signifier par emphase et analogie, l'idée de grosseur liée au référent en question.

Nariz, **n**arices[33]	Del lat. ***n**ares,* con el suf. *-īc,* tomado en español y otros romances.	Nasal dental (alvéolaire)	**N**ez, narine (homme)[34], naseau (animal)
na*s*al	Del lat. mediev. *nasalis,* y este der. del lat. *nasus* 'nariz'.	Nasal dental alvéolaire)	nasal
na*s*o	Del lat. *nasus.*	Nasal dental (alvéolaire)	Grand, gros nez, pif
nasudo	De *naso* y *-udo.*	Nasal dental (alvéolaire)	Au grand nez
oler	Del lat. *olēre.*	∅	sentir
olfativo		∅	olfactif
pa**ñ**uelo	Del dim. de *paño.*	Nasal palatal	mouchoir
Res*f*riado, res*f*río	De *re-* y *esfriar.*	∅	rhume
respi**n**gada	Del lat. **repedināre,* de *repedāre* 'recular'.	Nasal dental (alvéolaire)	Nez retroussé
respi**n**gona[35]		Nasal dental (alvéolaire)	retroussé
Ro**m**adizarse, romadizo	Del lat. tardío *rheumatizāre,* y este del gr. ῥευματίζειν *reumatízein,* der. de ῥεῦμα, -ατος *reûma, -atos* 'catarro'.	Nasal bilabial	S'enrhumer
ro**n**car	Del lat. tardío *rhonchāre,* y este der. del gr. ῥόγχος *rónchos* 'ronquido'.	Nasal dental (alvéolaire)	ronfler
*s*o**n**adera	De *sonar*	Nasal dental (alvéolaire)	Action de se moucher
So**n**adero, sonador (desus.)	De *sonar*	Nasal dental (alvéolaire)	mouchoir
So**n**ar(se)	Del lat. *sonāre.*	Nasal bilabial	Se **m**oucher
sopla**m**ocos		Nasal bilabial	mornifle
Sorberse los **m**ocos	Del lat. *sorbēre.*	∅	renifler

-Les mots non issus directement du latin

Lexème	**Etymon**	**Présence ou non du trait [nasal]**	**Lexème équivalent français**
braco	Del occit. ant. *brac,* y este del germ. **brakko; cf.* a. al. ant. *braccho.*	∅	(fam), qui a le nez en pied de marmite
*chi**n**go*	De or. amer. (Venezuela)	Nasal dental (alvéolaire)	Camus, camard
e*s***n**ifar	Del ingl. *sniff* 'aspirar por la nariz'.	Nasal dental (alvéolaire)	sniffer
fo**n**ación	Del gr. φωνή *phōné́* 'voz' y *-ación.*	Nasal dental (alvéolaire)	phonation
ollar	Del gall. o port. *ollo* 'ojo'	∅	Naseau du cheval

[33] Il est logique de trouver la nasale dentale alvéolaire initiale dans les mots dérivés comme : *narigón, narigudo…* (qui a un grand, gros nez).
[34] On peut également parler, métaphoriquement, de « ventana nasal ».
[35] Pas spécifique du nez (*culo respingón*).

platirri**n**ia	De *platirrino,* Del gr. πλατύς platýs 'ancho' y ῥις, ῥινός ris, rinós 'nariz'.	Nasal dental (alvéolaire)	Largeur exagérée du nez
Rapé (tomar -)	Del fr. *rapé* 'rallado'.	∅	priser
ro**m**o	Del m. or. que el port. *rombo.*	Nasal bilabial	Epaté, camus

-Les mots métaphoriques

Lexème	**Etymon**	**Présence ou non du trait [nasal]**	**Lexème équivalent français**
ala	Del lat. *ala.*	∅ métaphore	Aile (du nez)
apapagayado	De papagayo	∅	Nez en bec de perroquet
arre**m**a**n**gado	Del part. de *arremangar.*	Nasal dental (alvéolaire) et bilabial	retroussé
Ave**n**tar (intr. Desus.)	De *viento*.	Nasal dental (alvéolaire)	Souffler par le nez
cariaguile**ñ**o	De cara y aguileño	Nasal palatal	(fam), qui a le nez aquilin et la figure en lame de couteau
Tro**m**pa	De or. onomat.	Nasal bilabial	Trompe
Ve**n**ta**n**a, ve**n**tanilla	Der. del lat. *ventus* 'viento[1]'.	Nasal dental (alvéolaire)	narine

-Les mots d'origine onomatopéiques

Lexème	**Etymon**	**Présence ou non du trait [nasal]**	**Lexème équivalent français**
ga**n**goso[36]	De la onomat. *gang.*	Nasal dental (alvéolaire)	**n**asillard
refu**n**fu**ñ**ar	Voz onomat.	Nasal dental (alvéolaire) + nasal palatal	Grogner, bougonner V en phonétique française, nasale palatale ?
Tro**m**pa	De or. onomat.	Nasal bilabial	Trompe (métaphore)

[36] Et tous les dérivés : *ga**n**gosidad, ga**n**gosear, ga**n**guear, ga**n**gueo…*

-Les mots savants et techniques

Lexème	Etymon	Présence ou non du trait [nasal]	Lexème équivalent français
caballete	Del dim. de *caballo.*	Ø	Epine du nez (chevalet)
*coa**n**a*	Del lat. cient. *choana,* y este del gr. χοάνη *choánē* 'embudo de fundidor'.	Nasal dental (alvéolaire)	Choane (n.m.)
coriza	Del lat. tardío *corȳza,* y este del gr. κόρυζα *kóryza.*	Ø	coryza
cor**n**ete	De *cuerno* y *-ete.*	Nasal dental (alvéolaire)	cornet
epistaxis	Del lat. cient. *epistaxis,* y este del gr. ἐπίσταξις *epístaxis;* propiamente 'goteo'.	Ø	épistaxis
nasofaríngeo	Del lat. *nasus.* et Del gr. φάρυγξ, -υγγος *phárynx, -yngos.*	Nasal dental (alvéolaire)	Nasopharyngé
Oce**n**a, oze**n**a	Del lat. *ozaena,* y este del gr. ὄζαινα *ózaina.*	Nasal dental (alvéolaire)	ozène
ri**n**itis	De *rino-* e *-itis*	Nasal dental (alvéolaire)	rhinite
ri**n**olalia		Nasal dental	rhinolalie
ri**n**opatía		Nasal dental (alvéolaire)	rhinopathie
ri**n**oplastia	De *rino-* y *-plastia.*	Nasal dental (alvéolaire)	rhinoplastie
ri**n**orrea		Nasal dental (alvéolaire)	rhinorrhée
Ri**n**oscopia/ri**n**oscopía	De *rino-* y *-scopia.*	Nasal dental (alvéolaire)	rhinoscopie
ri**n**osi**n**usitis		Nasal dental (alvéolaire)	rhinosinusite
ri**n**oto**m**ía		Nasal dental (alvéolaire) + nasal bilabial	rhinotomie
se**n**o	Del lat. *sinus.*	Nasal dental (alvéolaire)	sinus
si**n**usitis	Del lat. *sinus* 'seno' e *-itis.*	Nasal dental (alvéolaire)	sinusite
vegetación	Del lat. *vegetatio,* *-ōnis* 'movimiento, excitación'.	Ø	végétation
Vó**m**er	Del lat. *vomer, -ĕris* 'reja de arado', por la forma de este hueso.	Nasal bilabial	vomer

Bibliographie

ANDRE, Jacques, *Les mots à redoublement en latin*, Paris, Klincksieck, 1978.

BACHELARD, Gaston, *Epistémologie, textes choisis,* Paris, Presses Universitaires de France, 1971.

BIDAUD, Samuel, « Le phonosymbolisme des morphèmes du français », *Travaux de linguistique*, 2 (n° 75), 2017, p. 81-100. Article disponible en ligne à l'adresse suivante : https://www.cairn.info/revue-travaux-de-linguistique-2017-2-page-81.htm

BOHAS, Georges, « La corrélation motivée et régulière du son et du sens au sein du signe linguistique », 12 p., *in Le morphème en question. Exemples multilingues d'analyse submorphologique (anglais, arabe, espagnol, français, italien, guarani)* sous la direction de Chrystelle Fortineau-Brémond & Stéphane Pagès, Presses Universitaires de Provence (à paraître au premier trimestre 2021).

BOHAS, Georges, *L'illusion de l'arbitraire du signe*, Presses Universitaires de Rennes, 2016.

BOTTINEAU, Didier, « Iconicité, théorie du signe et typologie des langues », *Cahiers de linguistique analogique*, 2003, p. 209-228.

CASARES, Julio, *Diccionario ideológico de la lengua española (de la idea a la palabra, de la palabra a la idea),* Barcelona, Editorial Gustavo Gili, 1990.

CONTINI, Michel, « Les phonosymbolismes : continuité d'une motivation primaire ? », *Travaux de linguistique*, 2, n° 59, 2009, p. 77-103. Article disponible en ligne à l'adresse : https://www.cairn.info/revue-travaux-de-linguistique-2009-2-page-77.htm

COROMINES, Joan, *Breve diccionario etimológico de la lengua castellana,* Madrid, Gredos, 2011.

FABRE, Gilbert, « Le formant submorphémique *-r* dans la conjugaison espagnole : le cas de l'infinitif », *in* Ariane Desporte et Gilbert Fabre (éds.), *Aspects actuels de la linguistique ibéro-romane*, *Actes du XIème Colloque international de linguistique ibéro-romane, Paris 13 – Villetaneuse, 5-7 octobre 2006,* Limoges, Lambert-Lucas, 2011, p. 159-167.

FABRE, Gilbert, « Le signifiant du dépassement de l'unité au présent de l'indicatif en espagnol et dans les autres langues romanes », *in* Yves Macchi (éd.), *Panorama de la linguistique hispanique, Actes du IXème Colloque de linguistique hispanique, Lille, mars 2000,* Villeneuve d'Ascq, Université Charles-de-Gaulle – Lille 3, 2001, p. 175-181.

GREIMAS, Algirdas Julien, *Sémantique structurale,* Paris, Presses Universitaires de France, 1986.

GUILLAUME, Gustave, *Leçons de linguistique*, 1948-1949, série A, vol.1., 1971

GUIRAUD, Pierre, *La sémantique*, Paris, PUF, 1979.

GUIRAUD, Pierre, *Structures étymologiques du lexique français*, Paris, Librairie Larousse, 1967.

JAKOBSON, Roman, *La charpente phonique du langage* [1979], Paris, Les Editions de Minuit, 1980 (pour la traduction française).

JAKOBSON, Roman, *Langage enfantin et aphasie* [1941], Paris, Les Editions de Minuit, 1969 (traduit de l'anglais et de l'allemand par Jean-Paul Boons et Radmila Zygouris).

LAKOFF, George & JOHNSON, Mark, *Les Métaphores dans la vie quotidienne* [1980], Paris, Les Editions de Minuit, 986 (traduit de l'anglais [États-Unis] par Michel de Fornel avec la collaboration de Jean-Jacques Lecercle.

LUQUET, Gilles, « Les formes *hay, soy, estoy, doy* et *voy* à la lumière de la cognématique », *Du signifiant minimal aux textes. Etudes de linguistique ibéro-romane.* Actes du 13ème colloque de linguistique ibéro-

romane, Louvain, 2010, textes réunis et présentés par Nicole Delbecque, Marie-France Delport et Daniel Michaud Maturana, Limoges, éditions Lambert-Lucas, 2013, p. 73-83.

LUQUET, Gilles, « De l'iconicité des morphèmes grammaticaux en espagnol », *in* Gabrielle Le Tallec-Lloret (éd.), *Vues et contrevues*, Actes du XII[e] Colloque international de linguistique ibéro-romane. Université de Haute Bretagne – Rennes 2, 24-26 septembre 2008, Limoges, Lambert-Lucas, 2010, p. 73-85.

MORENO SANDOVAL, Antonio., TOLEDANO DOROTEO, T., CURTO, Natalia, TORRE, Raúl de la, « Inventario de frecuencias fonémicas y silábicas del castellano espontáneo y escrito », *in* Buera L. et al. (eds), *Actas de las IV Jornadas de Tecnología del Habla (JTH 2006)*, Zaragoza, 2006, p. 77-81.

NOBILE, Luca, « Sémantique et phonologie du système des personnes en italien. Un cas d'iconicité diagrammatique ? », *in* Begioni L. et Bracquenier C., *Sémantique et lexicologie des langues d'Europe : théories, méthodes, applications*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2009, p. 213-232. [Les références se fondent sur le fichier déposé sur HAL <hal-00288644v3>]

PAGÈS, Stéphane, « Les limites du morphème. Construire une approche submorphologique » *in Le morphème en question. Exemples multilingues d'analyse submorphologique (anglais, arabe, espagnol, français, italien, guarani)* sous la direction de Chrystelle Fortineau-Brémond & Stéphane Pagès, Presses Universitaires de Provence (à paraître au premier trimestre 2021).

PAGÈS, Stéphane, *Submorphologie et diachronie dans les langues romanes*, Stéphane Pagès (dir.), Presses Universitaires de Provence, 2017, 176 p. Publication faisant suite à la journée d'études du 9 mai 2016, « Submorphologie et diachronie dans les langues romanes », organisée à la Maison de la recherche (Aix-en-Provence)

PAGÈS, Stéphane, *La motivation du signe en question. Approche cognématique des morphèmes en* [a] *de la langue espagnole*, Limoges, Lambert-Lucas, 2015.

PAGÈS, Stéphane, « Motivation vs arbitraire : plaidoyer pour une voix médiane », *Studia Universitatis BabesBolyai– Philologia,* 3, 2011, p. 131-146. Publication dans le cadre d'un colloque international organisé par l'axe LICOLAR (linguistique comparée des langues romanes) à l'Université de Provence en mai 2010, en hommage à Maurice Toussaint, sur la thématique de la motivation du signe.

PICOCHE, Jacqueline, *Dictionnaire étymologique du français*, Paris, Le Robert, 2008 (nouvelle édition).

REAL ACADEMIA ESPAÑOLA, *Diccionario de la Lengua Española*, disponible à l'adresse suivante : https://dle.rae.es/